

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9<sup>ème</sup>)

## A PROPOS D'UN MEETING

par Roger GAUBERT

Secrétaire général.

Le samedi 9 février, au Vél' d'Hiv', l'Association départementale des Prisonniers de Guerre de Seine et Seine-et-Oise tenait un meeting auquel participaient quelques dizaines de milliers de personnes. Plusieurs orateurs s'y firent entendre. Thevenin rappela les buts et les tâches de l'Association; Joly traita des questions juridiques; Verrier retraça l'activité de l'Association départementale de Seine-et-Oise; Paumier défendit l'honneur des prisonniers et revendiqua pour eux la qualité d'anciens combattants; Bossus indiqua les moyens propres à faire aboutir les revendications des P. G.; enfin, M. Laurent Casanova, ministre des A. C., exposa ce qui peut être fait rapidement et les mesures qu'il compte prendre. Une résolution fut votée, résumant ces discours et faisant connaître les desiderata des ex-P. G.

Nous espérons que la Fédération nationale réussira à obtenir satisfaction quant à nos revendications immédiatement réalisables; les autres, momentanément abandonnées en raison de la situation financière difficile dans laquelle se trouve actuellement le gouvernement, seront reprises, souhaitons-le, lorsque les circonstances seront plus favorables. Quand satisfaction nous aura été donnée à tous points de vue, il sera possible, croyons-nous, à la Fédération nationale des P. G. de s'intégrer à une Association d'Anciens Combattants, car il y a tout lieu d'espérer que la qualité d'Anciens Combattants nous aura été alors reconnue. Tous nos droits particuliers ayant été acquis, il n'y aura plus de raison pour nous, ex-prisonniers, de rester confinés en vase clos. En nous incorporant dans de nouvelles associations, nous donnerons à celles-ci beaucoup plus de force pour lutter jusqu'à l'aboutissement de leurs revendications qui seront devenues les nôtres.

Dans les Amicales de camps, rien de tel n'est à envisager. Nous avons encore beaucoup à faire, car, malheureusement, il y aura, longtemps, des camarades à conseiller, à « dépanner », à aider. N'est-il pas d'ailleurs naturel qu'au lieu de s'adresser à des étrangers, ils se tournent vers ceux qu'ils connaissent bien, vers ceux avec qui ils ont vécu matériellement pendant de longues années, vers ceux dont ils ont partagé les souffrances, vers ceux à qui ils ont déjà confié leurs peines, leurs malheurs et qui leur ont fait connaître les leurs, vers ceux enfin qu'ils peuvent consi-



## SIX MOIS APRÈS

par Jean GUINET

Mon cher Baron,

Une grippe propice me permet enfin de répondre à une lettre de toi, reçue il y a quelques semaines, par laquelle tu commets l'imprudence de me demander un article pour ton "canard." — Ignorest-tu donc que mon nom est un gage de faillite assurée pour toute feuille qui ose m'imprimer ?

Et surtout, si tu daignes publier ma prose, ne change pas un iota au texte : tu me ferais piquer une de ces crises de fureur d'autrefois, qui balayaient tout sur leur passage.

Tu me laisses toute liberté pour le choix de mon sujet. Merci ! Mais de quoi veux-tu que je t'entretienne, sinon des Prisonniers. C'est probablement le métier que nous connaissons le mieux, et pour cause.

Laisse-moi partir dans cette question d'un postulat liminaire tellement évident que personne parmi tes lecteurs, ni toi-même, n'oserez me contredire : *Les prisonniers, ce sont de pauvres types.*

Je sors ça tout chaud d'une récente lettre de Maurice B. Mais, comme argument d'autorité, j'ai plus solide; écoute, Baron :

« Nous sommes les témoins d'heures douloureuses « et nous nous sentons indifférents à l'ensemble « de la population. *Quand de Gaulle parle, il ne parle « jamais de nous; ça nous a fait à tous beaucoup de « peine; les journaux ne parlent jamais de nous.* On « parle des déportés. Ils ont souffert un an, ils ont « souffert beaucoup, ils ont souffert de façon ter- « rible. Mais nous sommes quand même des hommes « qui, pendant cinq ans, sont restés loin de leurs « foyers; c'est quelque chose aussi. On ne peut pas « avoir eu tous une épidémie de typhus ou avoir « été tous supprimés par les bombardements. On « ne pourrait plus rien nous dire. Nous aurions de « grandes plaques de marbre, des gerbes, des cou- « ronnes; nous deviendrions très intéressants ».

Ce sont les paroles de Thiébaud, dernier Homme de Con fiance du Stalag 325 (Rawa-Ruska) que j'extrais de la page 131 du compte rendu des jour-

dérer non seulement comme des amis dont ils ont éprouvé en maintes circonstances les sentiments de solidarité et qu'ils ont aidés eux-mêmes dans la mesure de leurs moyens, mais encore comme de véritables frères ? Que les Amicales de camps subsistent donc, quoi de plus rationnel ? Qu'elles prennent une extension toujours grandissante, qu'y a-t-il de plus normal ?

Nous laissons à la Fédération nationale des P. G. le soin de s'occuper de nos droits, de faire aboutir nos revendications — et ce n'est pas une petite tâche; nous désirons, quant à nous, n'avoir que des devoirs d'entraide et d'assistance à remplir envers tous nos camarades. Souhaitons que chacun comprenne que les deux associations peuvent vivre ainsi côte à côte en se complétant harmonieusement.

nées d'études des Hommes de Con fiance de Camps.

Tu vois, même le grand patron nous considère comme de pauvres types, puisqu'il nous laisse tomber de toute sa hauteur.

Alors, Baron, je te demande de me suivre attentivement. Non point que je veuille entreprendre une démonstration de ce que chacun ressent comme vrai, mais je voudrais montrer par quelques arguments le bien-fondé de mon postulat. Tu te souviens, à l'époque où notre foi en des jours meilleurs constituait notre seule espérance et raison de vivre, je te disais souvent qu'un raisonnement devait toujours épouser de façon stricte les contours de la réalité. C'est ce que je vais m'efforcer de faire.

\*

À la fin d'un certain mois de juin de l'année 1940, 1.900.000 types, habillés en kaki, qui étaient partis défendre leur pays pour 10 ronds par jour, se trouvaient entre les pattes de l'ennemi, prisonniers de guerre. Voilà un fait dont il faut chercher les causes, qui accuse, qui hurle contre le ciel et qui demande vengeance. Il est vrai que l'on nous a violemment reproché de ne pas nous être fait casser la gueule jusqu'au dernier. — Si du moins, les états-majors étaient restés avec nous, pour nous expliquer comment on pouvait se faire trouer la paillasse *utilement* pour son pays. Je ne cite que pour mémoire les 100 ou 120.000 qui sont tombés, à l'époque.

Tu me connais depuis longtemps, Baron; tu sais où, depuis toujours, j'avais mis mes espérances, même aux plus sombres jours de 1942. Tu sais aussi qu'elles n'ont pas été déçues et que tout s'est réalisé comme je t'avais dit. Et qu'en 1940, j'étais persuadé que Hitler ne gagnerait jamais contre l'Est...

Lorsque je fus fait prisonnier, je tenais un pauvre petit carnet sur moi, que j'ai sauvé des Boches avant mon départ pour Rawa. Alors que nous étions em- pilés à 5.400 dans la prairie de Lyoffans, je notais ceci, dans le petit carnet (je n'y change pas une ligne) :

« Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, je suis parti pour Châlons, non pas dans l'espoir que tout serait bientôt fini, comme certains imbéciles le croyaient, mais dans la ferme espérance que nous gagnerions la guerre.

Aujourd'hui, je sais que la France a essuyé une défaite sans précédent dans l'histoire, après avoir laissé sur les champs de bataille la fleur de sa jeunesse, celle qui ne voulait pas et n'aurait pas dû mourir.



Voilà le chemin parcouru en dix mois. »

Quelles en sont les causes ?

Il existe une institution dans les pays comme le nôtre, chargée d'assurer la sécurité du territoire et éventuellement de renforcer la sécurité du territoire par l'annexion de terres nouvelles, comprises dans notre espace vital ; car la théorie de l'espace vital, au point où nous en sommes en Europe n'est pas sottise du tout (L'espace vital de la France, c'est la frontière du Rhin : il faut toujours en revenir au traité de Verdun de 843).

Je ne cherche pas si l'armée est l'unique ou le meilleur moyen d'assurer la paix et la sécurité dans notre pays et en Europe. Ce n'est même pas du tout mon avis, car c'est toujours dans les États-Unis d'Europe de Briand que réside la vraie solution.

Mais, je constate une chose, c'est que l'armée est faite pour faire la guerre. C'est l'essence de l'institution. Et les pays qui ne veulent pas ou ne peuvent pas faire la guerre n'ont pas d'armée, tel le Luxembourg.

Or, l'armée française, pour laquelle on nous a

piéd des unités de réserve, la composition et l'emploi tactique des grandes unités, l'armement du soldat et des divisions, l'affectation de chaque individu à la place où il pourra le mieux servir son pays, l'instruction individuelle des hommes, est-ce que tout cet ensemble qui contribue au succès de la guerre dépend du 2<sup>e</sup> classe ou de l'état-major général de l'armée ?

Si l'on a réquisitionné 450.000 chevaux aux paysans en septembre 1939, les empêchant ainsi de continuer utilement leur culture et grevant ainsi les divisions d'infanterie d'un handicap qu'elles ne pourraient pas remonter et qui leur ferait perdre la guerre — au lieu de leur fournir des camions et des chars — est-ce la faute de la Nation ou des chefs de l'armée ?

Comme moi et plus longtemps que moi, Baron, tu as eu à t'occuper, en captivité, de milliers d'hommes. Dis-moi, de ceux que tu avais choisis, que tu savais si bien électriser, est-ce qu'un seul t'a jamais dit : « Non, Baron, pas ça, c'est trop dangereux pour

Ajoute à cela le coup d'éteignoir magistral des pouvoirs publics — l'effort des gouvernants pour rejeter toute cette sombre histoire en masse et d'un bloc dans le passé, pour qu'on n'en parle plus. Et qu'on puisse recommencer — avec les mêmes — nous — pour la prochaine...

Le coup, jusqu'à présent, a magnifiquement réussi : le monstre aux 1.900.000 têtes, qui menaçait de tout dévorer, de tout purifier de ses innombrables langues de feu, a été apprivoisé, ou plutôt on a coupé d'un coup les 1.900.000 têtes, grâce à une organisation créée avant notre retour massif et que je ne puis croire spontanée. Et à l'heure actuelle, quand quelques têtes renaissent — par miracle et se redressent — je vois cela sur le plan local — des signes de croix désespérés et des exorcismes vengeurs : « De quoi ? pas contents ? osez réclamer quelque chose ? Et les pardessus, et les chaussettes et le costume et le livret et les arbres de Noël pour vos gosses ? Suffit pas ? Attendez, on va voir ce qu'on va voir... » Et les petits potes dans la coulisse, qui vous tirent par le bas du pantalon : « Reste tranquille, vieux, on va pas avoir nos bons pneus, si tu fais le con... »

Baron, tu vas hurler, mais je me demande parfois, si l'on avait laissé le soin aux Boches de créer les organismes pour nous recevoir et nous réadapter, s'ils auraient fait mieux pour nous éteindre que ce que nous avons trouvé.

Alors, tu le vois maintenant, que nous sommes de pauvres types. Par notre inaction, notre passivité, notre veulerie, nous entérinons tout ce que nous voyons, y compris les 120 ou 150 milliards pour l'armée de Bourbaki, reconstituée : nous retrouvons tout ce qui nous a précipités dans l'abominable catastrophe de 1940 ; les noms ont à peine changé.

N'oublions pas, Baron — ne te moque pas, je te prie — que nous étions la grande armée du peuple de France, les fils et les neveux de ces sacrés poilus de 14-18, qui, 20 ans auparavant, avaient gagné tout seuls la guerre contre les Boches, cette sacrée Troisième République aidant, qui n'était peut-être pas si mauvaise que ça, à l'époque, puisqu'elle a apporté au pays la plus grande victoire de l'histoire et la première place dans le monde. Je te cite quelque chose dont on pourrait bien retrouver la substance dans le dernier ordre du jour du maréchal Foch à ses troupes.

Et du jour où un gouvernement de salopards et un état-major incapable nous eut livrés aux Boches, c'en fut bien fini de la France comme grand pays. Et la Résistance, à laquelle on essaie en vain de nous opposer, n'y a rien changé. Et le maréchal Staline dut armer 900 divisions — 27 millions d'homme pour permettre trois ans plus tard, aux Américains de débarquer...

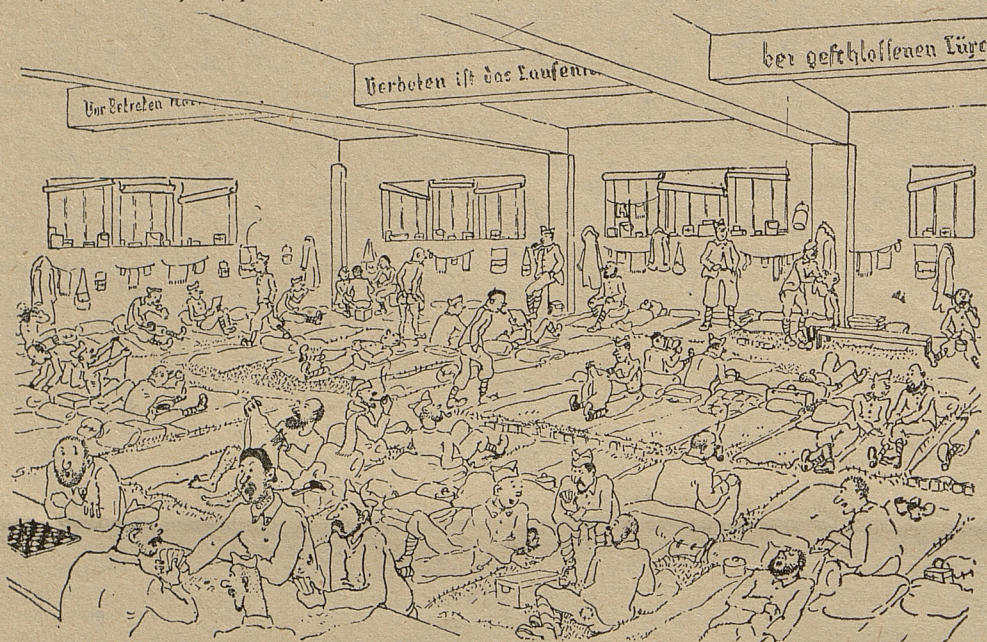
Ce sont là des choses dont chacun de nous est persuadé, mais que personne n'ose crier sur la rue : alors, comme naguère, il en faut un qui se « mouille » : ce sera moi.

Tout ce discours ne constitue qu'une pâle introduction à l'essentiel de mon sujet. Si tu as encore la charité de m'ouvrir l'hospitalité de tes colonnes dans les prochains numéros de *Entre Camarades*, j'essaierai de te montrer par des faits précis dans quel but une mafia bien déterminée et haut placée a essayé — et réussi — à créer un dualisme — latent mais pas moins dynamique — entre l'armée de 1939 — celle qui a perdu la guerre — et l'armée de 1944, celle qui l'a gagnée (qu'ils disent). Ces clients qui n'ont pas oublié le grand principe machiavélique du « diviser pour régner » et qui ont envoyé tout le bon populo que nous sommes — la Nation, comme on dit — au casse-pipe pour 10 ronds par jour ou plus tard pour 10 francs (avec la dégradation de la monnaie, ça fait le même tarif) ont réussi à nous interdire toute participation effective — en tant que masse — à la conduite de la chose publique et surtout toute possibilité de contrôle sur cette vieille histoire de juin 1940, qui demande tout de même un règlement. Ils ont bien fait de nous de pauvres types : c. q. f. d., comme aurait dit Heilbronn, à Rawa.

Laisse-moi mettre le point final, après cette brillante conclusion. A bientôt, en te priant de croire à ma vieille et indéfectible amitié.

JEAN GUINET.

Lyon, le 31 janvier 1946.



Un croquis de notre camarade Pierre Brunet qui rappellera des souvenirs aux anciens du II C.

extorqué tant de milliards, était-elle prête à faire la guerre ?

L'essence de l'institution étant de faire la guerre, comme je ne cesse de le répéter, cette institution n'aurait dû comprendre, dans ses cadres d'active (officiers, sous-officiers et soldats de carrière, car, c'est là l'armée) exclusivement que des hommes toujours prêts à faire le sacrifice de leur vie pour le salut de leur pays.

Donc, un premier détournement du but de l'institution, c'est de la considérer comme une carrière : on « fait » l'armée, comme on fait le Droit ou les Lettres. On s'installe dans ce fromage de Hollande dont l'entretien est si coûteux au pays, avec l'intention d'en profiter. Carrière de paresse, de fainéantise, d'inutilité sociale. Voilà un premier point.

Il est inutile de constater après cela qu'il n'y avait pas le Moral dans l'armée. Cette critique est générale et doit englober même quelques brillantes individualités qui, elles, avaient le moral, mais ont péché par d'autres côtés.

Celle qui a trahi, c'est l'armée, principalement, les cadres supérieurs de l'armée.

J'en reviens à mon raisonnement de tout à l'heure : l'armée est faite pour faire la guerre. Donc, en temps de paix, son activité spécifique ne peut pas s'exercer.

Alors, comment juger les hommes capables de faire la guerre ? On confie généralement ce destin à ceux qui, ayant obligatoirement franchi le cap de la soixantaine, ont pu néanmoins garder la souplesse d'échine nécessaire pour les courbettes dans les salons à la mode et des basanes suffisamment robustes pour les heures d'attente dans les antichambres ministérielles, pour faire la cour au Prince régnant et se faire bien voir de lui.

Les plans de la mobilisation générale, la mise sur

moi, ce boulot-là, prends-en un autre ! » Et ces hommes-là, c'étaient pourtant les prisonniers de juin 1940 !

Tu vois, il y a quelqu'un qui a trahi et il y en a d'autres qui ont payé : nous. Et ça ne s'est pas arrêté à juin 1940. Souviens-toi de l'affiche que quelques collaborateurs zélés nous collaient dans les camps. Elle représentait la gueule à Pétain : « Prisonniers, mes amis (je modifie un peu le texte, comme nous faisons là-bas), vous avez été trahis, vendus, abandonnés. » Ça a duré cinq ans, Scapini aidant et ses collaborateurs, Chapon, de la Chapelle et *tutti quanti*, qui nous ont livrés, corps et biens, aux Boches et dont pour ce motif, on ne parle plus.

Je crois pourtant avoir rapporté des documents précis d'Allemagne, à ce sujet-là, extraits du dossier de conseil de guerre de Gandrille, Dantin et communiqués à Vignes par le jeune avocat von Wuthenau, Gaustudentenführer, qui se fit sauter la caisse trois semaines après l'attentat manqué du 20 juillet 1944, contre Hitler.

Enfin, nous sommes rentrés : tu connais la musique : « Bonne mine, les Fraülein, là-bas... vous ne vous en faisiez pas... nous, ici, la Résistance, ça bardait... » Il y a bien eu quelques accrochages : les milliards de Frenay, l'épuration, les jurys d'honneur, les costumes et quelques autres détails. — Le brave français moyen, qui n'était plus qu'une figure d'homme et que nous ne reconnaissons pas, avec son petit discours : « Viens boire un coup, vieux ! Ah ! oui, les prisonniers, bien sûr, pas « marrant, mais enfin, maintenant, c'est fini, on n'en parle plus... va reprendre le boulot, et puis, « comme avant, quoi ». Et nous nous sommes laissés endormir par ce discours et c'est abominable.

# A bâtons rompus

# MASQUES AU FIL DU SOUVENIR

par Jo BARBÉ, du Gay Passe-Temps

(SUITE)

Tout d'abord une mise au point : Rentrant d'un voyage de cinq jours dans le Périgord, la Touraine et Paris (le vice-président Damet ainsi que Madame pourront en témoigner, les ayant rencontrés dans les couloirs du métro, portant péniblement de volumineuses valises remplies de faux billets, d'orfèvrerie ou peut-être tout simplement de pommes de terre) j'ai été surpris d'apprendre, à mon retour, ma maladie grave, à la lecture d'Entre Camarades sous la rubrique « La Boîte aux lettres » et sous l'auguste et distinguée signature du Baron.

C'est tout simplement un bobard de plus, non venu de la Kartei ou du Kommando du théâtre mais seulement de l'imagination vaporeuse et fantaisiste d'un rêveur.

Je me porte donc tout à fait bien, ai conservé mon teint « légèrement rosé » du II C et suis prêt à donner, une fois de plus, le meilleur de moi-même si l'un d'entre vous en a besoin. Et si j'ai dû me contenter, durant ces cinq jours de voyage, de betteraves rouges, de haricots cuits à l'eau et de fromage blanc, c'est tout simplement dû aux difficultés actuelles et non à une déficience stomacale.

Je suis donc convié à faire un reportage « sur la diète ». Cette invitation me fut faite par ledit Baron. Sa verve et sa richesse de style d'antan lui feraient-elles défaut pour avoir recours à un « truand » (selon son expression) et suppléer ainsi à la brièveté notoire de ses articles. N'est-ce pas lui par hasard qui vit de régime ?

« Sur la diète », non, chers amis. C'est beaucoup trop commun ; chaque journal y consacre quotidiennement des colonnes et la conversation principale de nos épouses porte sur les cartes de pain, le manque de matières grasses et la pénurie de légumes. Je me contenterai tout simplement de vous remémorer le va-et-vient de quelques heures au Stalag II C en 1943, 1944 ou début 1945.

Quelques minutes avant le réveil, un « grand », 1 m. 86, après avoir réveillé tous ses voisins par un magistral saut de carpe sur la paillasse, dérangé le reste de la compagnie par plusieurs allers et retours aux lavabos, ajusté ses lunettes (il ne perdait pas de temps à nouer sa cravate car il couchait avec) longeait, recueilli tous les blocs pour aller dire sa messe.

Réveil : Polyte, avec toute son armée de balayeurs « fonce » aux cuisines et réveille à son tour toute l'aristocratie de la première française. Presque aussitôt apparaissent les « durs » ; Gernez en tête, se dirigeant tête baissée et jarrets tendus vers la salle des sports. Quelques hurlements du chef de la première pendant l'appel ; Papon gratifie ses voisins de quelques coups d'épaule énergiques. J. K. passe ses commandes à une dizaine de copains travaillant chez les bouchers, boulangers, épiciers, jardiniers de la ville.

Aussitôt le départ des services et Kommandos les chefs de compagnie pensent enfin à eux et à leurs petits déjeuners : café ersatz, biscuits grillés et margarine. Ne faut-il pas se soigner ?

Jusqu'ici je n'ai pas parlé de Richy, Bourguet, Ropagnol, Colas, Dampffoffer, etc..., du bureau entier de la « Confiance », et pour cause... Bravant les « coups de gueule » ennemis, ils sont encore couchés. Le lever à 7 heures c'est pour le peuple ; on ne peut pas travailler d'arrache-pied toute une journée, faire un bridge ou taper une belotte jusqu'à 3 heures du matin et se contenter simplement de 4 heures de sommeil.

10 h. 30 : cest l'heure de ces messieurs. Jacques K., se dirige vers la compagnie serbe, déguster son petit moka et fumer une Old Gold ; un sourire par ci, une bonne parole par là et l'invitation est de nouveau faite pour le lendemain ou l'après-midi même...

Que voyons-nous déboucher sur l'allée principale ? L'air soucieux, assez hautain, manteau dernière coupe, mollets artistement gainés dans les bandes molletières et la serviette sous le bras. Vous l'avez tous reconnu. Il va de ce pas à la caserne Hitler où les devoirs de sa haute charge l'appellent journellement. La tenue joue un grand rôle auprès des officiers (Ne l'est-il pas lui-même ?) et de leurs dactylos.

Quelques instants se passent et Sigogne apparaît ; les soins de toilette ont duré plus longtemps, il s'est armé également de la serviette, ça fait très bien... et

Lors de ces tournées nous avions notre speaker officiel, le grand, l'unique Albert Gérard (grand par la taille, unique pour son vocable). Outre ses qualités de journaliste, de speaker et d'acteur (car il fit d'excellentes compositions), il était atteint d'une affection particulière qui le forçait à restituer de trois à quatre fois plus de liquide qu'il n'en avait ingurgité. Ce n'est pas une calomnie de ma part, je ne fais que répéter ce qu'il disait et écrivait de lui-même. Mais ça ne fait rien, malgré ce petit défaut, il était tout de même bien sympathique ce brave Albert !



Le G. P. T. remontait la pente. Robert Mauftras, qui dans L'Arlésienne avait fait une composition inoubliable du vieux « Balthazar », inscrivit successivement à notre palmarès : La Petite Chocolatière, Bichon, Le Chapeau chinois (mention par-

va « tout simplement » inventorier les colis nationaux.

Pendant ce temps H. C., vaguemestre à l'Einsatz K<sup>10</sup> fait des pelotes de vieilles ficelles, assis tranquillement sur son lit ; il pleure sur les malheurs des temps et fait des projets grandioses sur la future organisation française. C'est son jour de repos, il reste donc à la K<sup>10</sup> ; ou plutôt n'est-on pas en train de manipuler des caisses de 80 kilos au magasin !

Reportons-nous maintenant devant l'Handwerker K<sup>10</sup>. Nous en voyons sortir, entre vingt autres, un être très grand et taillé en flûte (son meilleur ami, puisque premier tailleur du Stalag, n'a pas cru devoir rembourrer les épaules de sa veste) à la face décaquée, baissant le dos et se frottant les mains. Son petit déjeuner lui a été servi au lit par son « manant » (n'est-on pas baron après tout ?). Si Rostand avait vécu parmi nous, quelle belle tirade de nez aurait-il pu composer, car l'appendice nasal de Cyrano n'en était qu'une piètre imitation. Il part à l'aventure, à la recherche d'une conversation, d'un morceau de pain, d'un café, d'un oignon ou d'une cigarette (comme tous il perçoit ces dernières, mais les oublie toujours involontairement sur son étagère).

11 heures : La voiture des colis arrive. Bénévolement plusieurs K. G. s'offrent pour la décharger ; on fait la chaîne et les colis un à un s'amoncellent au magasin pour la distribution de l'après-midi. L'opération terminée, on recompte les colis ; 25 manquent, le Teuton n'y comprend rien ; où sont-ils passés ? Tout simplement sous les lits de la « Tischlerei ». Ils ne passeront pas à la censure car il y a dans chacun soit flacon d'eau-de-vie, soit bonne bouteille, lettres, faux papiers, bouquins, médicaments, etc..., toutes choses défendues dont les bénéficiaires sont Polyte, Kelmann, Curt, Blanc, Richy, Dirninger, Damet, Dampffoffer, Gillon, Marignol, Lamouroux, etc...

Le tennis est en vogue et attire sur le court une foule nombreuse ; on siffle ou on applaudit les joueurs suivant les coups maladroits ou heureux, l'enjeu de la partie est quelquefois très original : une moustache à laisser pousser contre le bouc à tailler !

Et à côté, dans la verdure, le long des tranchées ou même dans le fond de celles-ci, les pacifistes, les rêveurs, cherchent dans un bouquin ou dans le sommeil une consolation à leur solitude.

Voici, chers amis, quelques lignes qui vous rappelleront certains traits et des visages que nous avons connus. Que les camarades précités ne m'en veuillent pas trop ; l'amitié que j'éprouve pour eux m'a permis d'être un peu « rosse » à leur égard.

MARCEAU CHARLES (8985), redevenu ANDRÉ CHARLES depuis le 14 mai 1945.

ticulière pour cette dernière pièce : ce fut parfait de réussite, de finesse et de joliesse). Molière nous fut familier avec le Médecin malgré lui. Puis vint le tour d'une comédie de J.-K. Jérôme qui, pour certains et j'en suis, fut la plus belle réussite de notre troupe, j'ai nommé Le Localaire du 3<sup>e</sup> sur la cour. Rien n'avait été laissé à l'écart : répétitions épluchées, mise en scène originale, décor unique mais soigné, éclairages originaux de Jean Palatin, notre excellent électricien, et, par-dessous tout, une bonne volonté de bien faire, déployée par nous tous. Peu de camarades ont réalisé la philosophie désabusée de cette pièce. Mais rien que de pouvoir la jouer était pour nous une grande satisfaction et une belle récompense. Tous les spectateurs n'avaient peut-être pas « pigé » mais ils sortaient de la salle en ayant l'impression d'en avoir eu plein la vue ! C'était déjà un résultat.

Encouragés par ce demi-succès nous avons encore amorcé au théâtre anglosaxon. Sans vouloir trahir « Shakespeare », nous donnâmes de La Mégère apprivoisée une adaptation plutôt américanisée genre Robin des Bois. Du moins ce fut l'opinion de notre « critique ès-théâtre » Proumen (dixit : Prou, Prou ! Petite illustration !)

Je ne pourrais oublier la plaisante cocasserie dont fit preuve notre petit père René Faure dans le rôle de l'écuyer Grumio. Je me souviens aussi du dynamisme de notre jeune première, Catherine, en l'occurrence Gustave Manin. A ce propos, notre Tatave, grande vedette du G. P. T. subissait une curieuse déformation professionnelle (si profession il y a !) ; au demeurant, j'avais connu Tatave comme masseur officiel du camp. Un douloureux lumbago avait permis à mon dos d'apprécier la dextérité de ses mains. A la scène, ma figure apprécia d'une façon toute différente la fermeté de ces mêmes paumes... j'en-caissais tout... avec le sourire puisque « les mains de femmes sont des bijoux... » (air connu).

Dans le choix de nos pièces nous procédions par contraste. Pour suivre cette règle, nous présentâmes La Fessée, les spectateurs s'esbaudirent, et nous, nous nous amusâmes follement. Ce rôle de « Doudou », que le metteur en scène m'avait confié, pour quelque peu spécial et « un tantinet socratique » qu'il était, m'intéressa énormément car il y avait une bonne composition à réaliser. J'avais sûrement réussi au delà de mes espoirs, car, en dehors de la scène, j'étais poursuivi de Mimine et Chonchette, sucré de c'est un amour, enamouré de « Prouts, prouts » voltigeurs. De là à ce que ma réputation fût faite, il n'y avait qu'un pas. Heureusement, il ne fut jamais franchi !

Puis Beaumarchais nous tenta avec son Barbier de Séville. Ce fut chatoyant de costumes, étincelant d'interprétation. Paul Colas, alias « Almaviva », avait bien fière allure et voulut sans doute renouveler : à la manière de... Tino Rossi puisqu'il tirait des sons de sa guitare sans penser à en gratter les cordes. Ce fut un mystère pour tout le monde sauf pour Alphonse Bauwens, notre chef d'orchestre.

Barbara, comédie de Michel Duran, permit à notre Tatave national de brûler à nouveau les planches dans un rôle de vedette cinématographique un peu toquée par le succès. Mais, est-ce ironie du sort, toujours est-il qu'au deuxième acte, pen-

dant une scène de charme de notre Barbara, je devais dire à celle-ci : « Madame, si vous aviez l'intention de me démontrer que vous ne portez pas de soutien-gorge, je vous préviens... c'est fait ». Malheureusement, comme perspective, j'apercevais des ronds en carton que, pour les besoins de la cause, et de la robe, notre Tatave s'était fixées à même la peau par du sparadrap. Cruelle réalité : en Allemagne, royaume de l'ersatz, même les seins étaient faux...

La saison d'automne 44 nous surprit avec *Knock*, de Jules Romains, qui, pour les habitués du stalag n'était pas une nouveauté puisque cette pièce avait déjà été jouée une précédente année par le même interprète principal, Robert Maufrais, qui, à nouveau, sut en tirer le maximum de son personnage. Là encore, l'ingéniosité des machinistes fut digne d'éloges. Ils surent tirer le maximum des truquages et utiliser d'une façon inédite les caisses et les cartons de Croix-Rouge. Rappelez-vous la vieille guimbarde du D<sup>r</sup> Parpalaïd, si cocasse d'aspect, et, pourtant, si exacte de forme. MM. De Dion ou Chenard en auraient été jaloux, car outre la parfaite ressemblance avec les premiers véhicules automobiles, elle avait ce suprême avantage, en ces temps où l'essence était si rare, de rouler avec une force inédite d'un homme-vaqueur sans besoin d'aucun carburant.

Que dire de *L'École des Faisans*, sinon qu'elle tablait tout entière sur l'actualité et sur cette puissance néfaste qui était et est encore : le marché noir ! Elle donna pourtant l'occasion à Palatin et Gillard de monter un décor somptueux et ultramoderne. Personnellement, de cette comédie je ne me rappelle que les nombreuses prises de catch (bras roulés et enfourchements) que me porta Bobby durant les répétitions. Le souci de l'exactitude me valut moultes et moultes contusions : c'était tout de même de la conscience professionnelle !

*Elienne*, cette exquise comédie de J. Deval, vint ensuite. Je ne pense pas que nous ayons démerité en la montant, car, aux dires de tous, elle fut une des plus charmantes pièces que nous représentâmes. Mais brouh ! pour tout le deuxième acte, en plein mois de novembre poméranien, sans chauffage, avec pour seul vêtement un mince pyjama... ce n'est pas une sinécure ! Mais bah ! nous nous passions facilement du chauffage central : n'avions-nous pas une flamme intérieure nous animant tous et que bien des professionnels ne possèdent pas !

Nous enterrâmes l'année 1944 par trois représentations des *Fourberies de Scapin*, qui donna l'occasion à notre si charmant comique, « Roland Tinessé », de faire montre de son talent et de son brillant dynamisme.

Mais déjà le théâtre allait à l'encontre de nombreuses difficultés. Les « verts de gris », ramassant une si magistrale pile, n'admettaient pas que nous divertissions nos camarades captifs. Pour un peu ils auraient voulu que nous partagions le deuil national qu'ils ressentaient devant leur inévitable défaite. C'est vous dire que nous ne rencontrions pas beaucoup de compréhension de leur part. Ajoutez à cela que les nombreuses pannes de lumière (et oui, déjà !) nous forçaient à jongler bien souvent avec l'horaire de nos programmes. De notre dernière pièce : *Trois, Six, Neuf* nous n'avons pu donner que deux représentations. Je m'en excuse humblement, monsieur Michel Duran, mais si le bail n'a pas été renouvelé une troisième fois

**TIMBRES** : Achat, Vente, Échange

**P. BOULAIS**

7, rue Vidal de la Blache, PARIS (20<sup>e</sup>)

## RUGEN

Ille spacieuse, située le long de la côte de Poméranie, au large de Stralsund. Un nom qui souvent fut prononcé par les « Kgf » du II C. ! Soit par celui qui demandait le kommando de culture pour y manger à sa faim... des pommes de terre, ou par le « récalcitrant » ou le « réfractaire », rejoignant BUG sous bonne escorte.

Pendant cinq années, ce fut pour la majorité des « Kgf » de Rugen, la vie monotone et apathique du prisonnier qui tranquillement, mais souvent avec trop de conscience faisait son travail. Quelques menus incidents, ou l'arrivée d'un nouveau, venaient de temps à autre réveiller les prisonniers français de cette torpeur dans laquelle, malgré eux, ils se trouvaient plongés. Les colis et les lettres, la prochaine distribution de la « Croix-Rouge », les dernières nouvelles aux bobards que l'on ne manquait pas de rapporter de Bergen, étaient, en fait, ce qui comptait le plus... Voilà



Jean GUINET nous communique :

« Alors qu'en compagnie de VIGNES et du lieutenant COURVALIN nous procédions aux opérations de rapatriement au camp de Barthholz, je me rendis à Greifswald, avec un camion de 5 tonnes, accompagné d'un officier russe de rapatriement en vue de récupérer

les archives de la Kommandantur du II C., notamment la Kartei I et II.

Me présentant à l'ex-caserne de feu Adolf, les Russes me répondirent très aimablement que, s'il y avait eu, autrefois, dans ladite caserne une Kommandantur de camp de prisonniers, maintenant il y avait là, une Kommandantur russe et que l'on avait brûlé en un seul lot tout ce qui pouvait rappeler le mauvais souvenir des « Germanski ».

\*\*\*

Notre sympathique camarade André LAURENT, de passage à Paris, est venu nous surprendre au bureau de l'Amicale. Surprise très agréable. Nous espérons qu'il renouvellera bientôt sa visite.

c'est que nous avons dû nous incliner devant les caprices de Dame Electricité et des circonstances indépendantes de notre volonté.

Ainsi, pendant de nombreux mois (l'été, lorsque la chaleur était si étouffante dans la salle que nous devons jouer porte ouverte ; l'hiver, lorsque le claquement des sabots était le seul remède contre le froid engourdissant les spectateurs), nous nous sommes efforcés de distraire tous les copains. Y avons-nous réussi ? Je l'espère ! Je voudrais seulement que tous les camarades se souviennent d'avoir oublié quelquefois les dures réalités de la captivité lorsqu'ils se trouvaient présents dans notre salle.

Pour nous, humbles amateurs, nous avons lutté contre cet envoûtement inhérent à notre existence de cloîtrés. Malgré les petits heurts inévitables, nous avons réussi à conserver cet esprit d'équipe indispensable à tout bon travail. Et tu vois, mon vieux Paul, j'en arrive presque à te remercier de m'avoir demandé cet article sur notre théâtre, car, pendant quelques instants j'ai revécu cette vie des tréteaux, je me suis replongé dans cette ambiance factice des planches, je me suis souvenu de nos représentations pendant lesquelles notre brave président fumait sa pipe de tabac à priser et empuantait délicieusement l'atmosphère, et patient maître-coq, retournait ses haricots de mouton (sans mouton, évidemment) pour les empêcher de brûler.

Jo. BARBÉ.

pourquoi tant de Français, pendant toute leur captivité, n'ont pas quitté Rugen.

Si, dans l'ensemble du Kreis X rien ne mérite d'être particulièrement signalé, par contre le Kommando X/255 de BUG fut à lui seul débordant d'activité. On y souffrait certes et cela contribuait beaucoup à « serrer les coudes ». Quel magnifique esprit de résistance, auquel venait s'ajouter la fierté du Français, qui toujours redressa la tête ! Rien ne peut mieux illustrer cette fraternité que l'évasion retentissante du 10 novembre 1943 où dix Français et un Belge, sous la conduite de l'abbé Orain, réussirent à atteindre la Suède, à bord d'une vedette rapide, emportant avec eux les trois sentinelles qu'ils ligotèrent sans hésiter !

Dans les six derniers mois, les « réfractaires » vinrent à leur tour donner un cachet nouveau au Kommando. Parfois le temps semblait long, mais la « classe » approchait et c'était l'essentiel.

Le 3 mai 1945, Rugen se rendait sans combat, les troupes russes victorieuses nous rendaient, ce que nous ne connaissions plus depuis cinq années, la liberté... !

L'heure du retour avait sonné ! Ce fut le départ pour Barth-Holz. Une colonne pavoisée et gaie au possible franchit le pont de bateaux, qui remplaçait le « Rugen Damm » détruite. Je vis alors beaucoup de camarades se retourner et jeter un dernier regard sur cette île où, pendant longtemps, ils avaient attendu les minutes qu'ils venaient de vivre. Sans regrets ils quittaient Rugen pour toujours.

JEAN-LOUIS MERCIER,  
Ancien Homme de Confiance  
du Kreis X., Rugen.

## REVIER

(Suite)

Il nous est agréable souvent de faire en imagination un tour dans cette chambre toujours si bien garnie que les nouveaux arrivants n'étaient pas sûrs d'avoir une place stable. N'est-il pas vrai, Guillot ? Nous revoyons Manin dont l'emploi principal n'était que secondaire et que nous attendions, le soir, pour avoir les dernières nouvelles et pour mettre — oh ! tout à fait officieusement — la carte à jour ; Guffroy qui aimait surtout se donner du mouvement sur un terrain de sport, à moins que ce ne fût aux dépens de l'un de ses camarades ; Guillet, notre infirmier-chef, qui, nous le supposons, a dû prendre la *Paimpolaise* en horreur (quelle est la chanson à la mode, maintenant, Marius ? *Frou-frou* ou *Ramona* ?) Dubuc, à la voix tonitruante, toujours prêt à travailler ; Brouillard qui ne retrouva, paraît-il, son énergie qu'au départ de Greifswald ; Le Guilloux pour qui tous les Bretons étaient toujours les bienvenus ; Couturier, le maître-Jacques du camp ; Santelli qui formait avec son ami Beauvils une équipe de bridge dangereuse, du moins pour l'infirmerie ; Lavabre que nous eûmes le regret de laisser là-bas et qui a, heureusement, réintégré son Aveyron natal.

Nous revoyons tous ceux qui nous ont quittés en cours de captivité : les Tate, Raux, Angleraud, Barbastéguy, Dazet. Des noms, des visages de malades — ou prétendus tels — qui venaient faire à l'infirmerie un séjour périodique se présentent de temps en temps à notre esprit.

Nous saluons avec reconnaissance MM. les docteurs Dedieu, Bernard et Fraisse et le dentiste Gelas

Nous adressons l'expression de nos sentiments amicaux à tous les Belges et les Serbes que nous eûmes l'occasion d'apprécier.

Avec émotion, nous évoquons enfin le souvenir et saluons la mémoire de tous ceux pour qui les soins les plus dévoués furent vains et que nous eûmes la douleur de voir mourir en terre étrangère.

Roger GAUBERT.

**J. DAMPFHOFFER,**

Tailleur

71, rue Royale, VERSAILLES (S.&O.)

# STETTIN

par AUZIÉ

## Quelques histoires... et nouvelles...

Le trop célèbre adjudant Bartholomay, surnommé « Poisson » ou « Achtung », l'arracheur de « Cravates » et le « Cravateur chef » des P. G. que l'on croyait avoir été tué à Neu-Brandenburg dans une colonne de P. G. allemands, a été vu par un de nos camarades à Königsberg... tête rasée, pieds nus... en partance non pour Calais, mais pour la Sibérie... Bon voyage !

Dans les derniers jours de notre captivité, ce chien policier était devenu plus doux qu'un petit agneau et offrait ses services aux P. G. pour leur procurer des vivres au marché noir. Qui l'eût cru et dit un an auparavant ?...

\* \* \*

Certains kommando-Führers se sont aperçus, un peu tard... que la roue du hasard avait bel et bien tourné à leur désavantage et qu'ils allaient bientôt perdre toutes leurs prérogatives de « Führers ». Dans leurs dernières minutes de liberté, certains versèrent des larmes amères... Ils avaient oublié leur comportement du temps de leur splendeur. Trop tard !

\* \* \*

Le « Fauve » de l'H. B. A. le terrible des quatre premières années de captivité, s'était transformé aussi en petit agneau pendant l'évacuation. Ce chasseur de chaussures partit pieds nus, pour la Sibérie.

## Quelques anecdotes sur « Poisson »

« Poisson » qui fit couler et user tant de salive pendant sa période de gloire, bête noire et chasseur infatigable de P. G., chercheur d'argent civil, des petits carnets de notes et communiqués secrets, fit punir de nombreux K. G. pour des motifs futiles, mais fut aussi quelquefois bel et bien roulé.

Ainsi un soir d'hiver, notre adjudant rentrant en tram au bataillon était en train de compulser avec une joie non déguisée son tableau de chasse de la journée, lorsque son œil noir et inquisiteur aperçut sur la plate-forme dans la lumière diffuse, trois formes sombres ressemblant étrangement à trois K. G. Immédiatement, dans son cerveau, germa l'idée qu'il devait y avoir là encore du gibier intéressant. Aussitôt pensé, aussitôt fait.

A la station suivante, nos trois camarades durent descendre et se laisser fouiller de pieds en cap. Ausweis et quelques marks furent le butin. Il était 9 heures moins un quart et nos trois P. G. devaient avoir regagné leur camp situé à l'autre bout de la ville avant 9 heures. Leur ayant enlevé tout leur argent, « Poisson » prit encore le temps et eut la complaisance de leur indiquer le plus court chemin à pied pour regagner le kommando, pensant en lui-

## Ce journal te plaît-il ?

◆ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

même : trois victimes d'assurées déjà pour demain.

Mais il avait compté sans la ruse de nos gars qui avaient encore de l'argent bien camouflé et qui sautant dans le tram suivant arrivèrent au camp à 9 heures moins 2 ou 3 minutes. Ces derniers se présentèrent au poste de garde et rompant l'habitude insistèrent pour que le gardien inscrivent en face de leurs noms, l'heure exacte de rentrée. Ce qui fut fait.

Le lendemain matin, à la première heure, Bartholomay se présenta au camp pour contrôler le livre de garde des entrées et sorties. Ne comprenant pas très bien, le kommando-führer fut appelé à s'expliquer.

— Trois hommes sont rentrés hier au soir après 9 heures, tonitrua « Poisson ».

— Mais non Herr... rétorqua le chef de camp, appuyé par la sentinelle de garde de la veille.

Jugez un peu de la consternation de Bartholomay qui n'a pas encore réalisé.

\* \* \*

Par un jour d'été, sur une grande place de Stettin, vint à passer un infirmier P. G. qui était allé reconduire un camarade malade à son kommando.

La chaleur était lourde et les gorges bien sèches. Ne croyant pas se mettre en défaut, notre infirmier se présenta à une petite buvette où, contre la modique somme de 60 pf, une eau gazeuse colorée en rouge contribua un peu à calmer sa soif. Notre camarade s'en offrit une seconde et était en train de se délecter comme il le pouvait, lorsque surgit, se trouvant bien entendu toujours là où il ne devait pas être, l'œil noir et fulgurant de Bartholomay.

Avec un ricanement sinistre, ce dernier l'apostropha en ces termes : Ah ! che vous y prends, vous chavez bien que ch'est défendu.

La fouille complète des pieds à la tête en passant par la chemise, le caleçon et les chaussettes eut lieu sous un porche voisin. Tout en opérant, Bartholomay disait au P. G. « Vous avez de l'argent civil... vous chavez, che sais tout... che vois tout... che trouve tout... »

La fouille terminée, rien, pas un pf. Le P. G. se rhabilla et avant de partir dit à « Poisson » : tout en se mettant en position de départ : « Vous me dites, que vous savez tout, que vous trouvez tout, mais celui-ci, vous ne l'avez pas trouvé ! et sortant du revers de sa manche un billet de 1 Rm, le P. G. le remit à l'adjudant avant de s'éloigner à toutes jambes.

Notre héros était déjà loin quand Bartholomay cloué sur place de stupeur eût repris ses sens. — Ah ! ces Français...

## NOTRE INSIGNE

L'insigne de l'Amicale du II C est sorti. Le voici :



Les camarades de la région parisienne peuvent le retirer, contre 25 francs, au siège de l'Association, 68, rue de la Chaussée-d'Antin. Nous envisageons de le faire parvenir à nos adhérents de province qui en feront la demande, par lettre recommandée, contre l'envoi d'une somme de 35 francs.

# FREIHAFEN

par Gaston LÉVY

Les années qui s'accumulaient et dont il était difficile de prévoir la fin furent pénibles pour tous. Il s'agissait de tromper l'attente, de faire contre mauvaise fortune bon cœur, de rompre un peu la monotonie du travail imposé et de trouver des dérivatifs à l'ennui.

Au Kommando XV/274, les hommes étaient logés dans les baraquements de Netzehafen et occupés comme dockers au « port libre » de Stettin.

Là, tout était mis en œuvre pour une récupération ingénieuse et profitable. Les marchandises et les denrées les plus diverses, réquisitionnées par les « Chleuhs » dans toute l'Europe défilaient sous nos yeux et en particulier tous les produits estimés de notre lointaine France : sardines, chocolat, lait condensé, vins fins.

Dès l'arrivée aux quais, l'idée de chacun était de tailler sa part dans les réserves, trouvées trop abondantes pour l'ennemi et de contribuer ainsi à son affaiblissement dans une mesure si petite soit elle.

Le meilleur outillage était le « robinet de sac » ou le tuyau de caoutchouc ; l'un servait pour le café, le riz ou le sucre en poudre, l'autre pour les liquides. Lorsqu'il s'agissait de travailler « dans les vins ou les liqueurs », un coin du chantier se transformait en bar discret. La bonde d'une barrique sautait rapidement et le tuyau d'aspiration servait à tour de rôle à étancher la soif et à déguster les crus. Il arrivait même que l'aspiration fût trop forte et que quelques camarades eussent besoin d'être soutenus au retour.

Le plus sûr moyen de transporter le riz, le café ou le sucre était de le déverser dans les jambes de pantalons, grâce au robinet de sac ; c'est ainsi que les denrées étaient rapportées au camp et soigneusement rangées dans de petits sachets. Celui qui avait la chance de « faire » du beurre s'en taillait une part et le conservait sur le ventre jusqu'au retour au camp où il le trouvait parfois un peu fondu, mais cependant très apte à la consommation.

Rien n'était plus caractéristique que cet empressement à « piquer » tout ce que l'on pouvait. Un jour, arriva une péniche de champagne d'Epernay et de Reims. C'était tellement inattendu que la tentation fut grande. Aussi, dès huit heures du matin, une heure après l'arrivée, chacun avait déjà pris sa part. Notre camarade Maurice, en particulier, n'y voyait plus clair et il fallut deux camarades complaisants pour le maintenir debout afin qu'il pût rentrer dans le camp.

Ces soirées d'hiver me rappellent les ruses dont il fallait user pour le chauffage. La ration théorique était de 25 briquettes par jour pour le chauffage d'une « Stube ». Il s'agissait, pour augmenter cette ration, d'aller vider le réduit à charbon et de dissimuler le précieux combustible sous le plancher de la chambre. Une vaste cave clandestine fut ainsi constituée et nos amis russes, au mois de mai dernier, ont trouvé le camp largement approvisionné.

Notre zèle à travailler n'était pas toujours des plus grands et de temps à autre, chacun essayait de s'octroyer quelques jours de congé. C'est ainsi que mon camarade Ludovic prétextait un matin de violentes coliques. Notre chef de Kommando, flairant la supercherie, pria l'homme de le prévenir au moment propice pour pouvoir vérifier le fait. Rien n'était plus comique que de voir le camarade essayer de prouver la chose sous l'œil vigilant du gardien. Inutile d'ajouter que l'expérience n'ayant pas été assez concluante, ce pauvre Ludovic fut puni.

Le camarade L... avait été battu pour une peccadille ; le dimanche suivant, il écrivit, aux siens, une lettre qui n'était pas trop tendre pour les Boches et exprima son opinion en ces termes : « Rira bien qui rira le dernier ». Naturellement, la lettre fut arrêtée par la censure et des explications furent demandées. L... les donna bien franchement. Les événements ne tardèrent pas à lui donner raison.

Voilà quelques souvenirs parmi tant d'autres consignés rapidement ; il me plaît de me rappeler le côté humoristique de la captivité. Le bon moral et la camaraderie ont toujours régné à Netzehafen.

GASTON LÉVY,  
Ex-Quémeneur.

## PARISIENS

Vos copains seront heureux de vous rencontrer à la réunion du premier mercredi de chaque mois café BIARD (1<sup>er</sup> étage) 3, rue Auber, Paris (Opéra).

# SOLIDARITÉ



Ma fonction de responsable à la Commission des Disparus de l'Amicale m'avait déterminé à écrire, le 23 février, à M. le ministre des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, pour lui faire part de l'immense douleur qu'est celle des mères et des veuves de nos infortunés camarades qui reposent en Poméranie.

Ces mères, ces veuves dans l'impossibilité d'accomplir le pieux pèlerinage sur la tombe de celui qu'elles chérissent, voudraient au moins savoir si celle-ci est bien entretenue et quand on leur rendra les restes de leur cher disparu.

N'ayant reçu aucune réponse à la date du 30 mars, je me rendis à un meeting de veuves et victimes des deux guerres qui avait lieu au Palais de la Mutualité sous la présidence de M. le ministre des Anciens Combattants. Je vis là une occasion de satisfaire mon désir d'information, car je pensais bien que ce sujet ne pouvait pas ne pas être débattu. Au besoin, je l'aurais soulevé.

Je n'eus pas à regretter mon déplacement. Je sus pourquoi je n'avais pas encore reçu de réponse à ma lettre et aussi ce qui m'intéressait le plus : quelles étaient les dispositions envisagées quant au retour des cendres de nos malheureux camarades.

M. le représentant du ministre des Anciens Combattants nous assura que le retour des corps de ceux qui étaient morts en Allemagne, faisait l'objet de ses préoccupations et qu'il espérait que ceux-ci seraient bientôt rendus à leur famille. Qu'en ce qui concerne la visite aux tombes, il y avait des possibilités et des facilités de voyage sur le réseau ferroviaire français, MAIS que de grosses difficultés surgissaient dès qu'il s'agissait de pénétrer dans les zones occupées par les Alliés. Je me demande pourquoi ?

Mes chers camarades, cette petite question n'a rien d'un à-côté du problème prisonnier. Si le gouvernement français a une dette sacrée envers les familles de ceux qui sont morts victimes du nazisme et pour que vive la France, nous autres ex-prisonniers, nous devons sentir le devoir de solidarité que nous avons à remplir envers les familles de ceux qui souffrirent comme nous de l'exil et qui n'eurent pas notre bonheur : revoir nos mères, nos femmes, nos gosses, la France.

Nous nous devons d'apporter une aide morale et matérielle à ces femmes privées de soutien, dans les moments pénibles qu'elles traversent présentement.

Les enquêtes que nous faisons nous montrent tellement de misères que nous ne saurions trop insister sur la tâche qu'est la nôtre envers ces familles éplorées.

Les vrais amis sont rares, c'est dans l'adversité qu'on les reconnaît.

Gagnons ce titre de la part de celles qui souffrent.

LEVASSEUR

## PROPOS SUR LA BUTTE

par J. DAMPFHOFFER

Qui de nous ne se souvient encore de l'orchestre Bauwens (Oh ! Gonze, comme les sons modulés par la trompette étaient harmonieux !) scandant les coups de pelle et de pioche que nous donnions le soir après notre journée dans cette sacrée butte ! Qui de nous ne se rappelle encore l'ardeur et la frénésie avec lesquelles Charles Marceau, piochant la terre, cherchait à aplanir la butte !

C'est seulement au cours de l'été 1943, et sur les instances répétées de Vignes, que l'autorisation de transformer la butte en terrain de sport nous fut donnée ; jusque-là, étant donnés surtout l'exiguïté des terrains qui nous étaient réservés et aussi, il faut le reconnaître, le matériel sportif dont nous disposions, le sport n'avait pu prendre au camp un grand essor.

Seuls le volley-ball et le basket-ball étaient pratiqués et l'organisation en avait été confiée à Goessens, Vadim et de Vrégille, qui confectionna, entre deux gardes, tous les filets du stalag.

Le volley-ball, sport à la portée de tous, même des anciens du Stalag, permit à un grand nombre de nos camarades de se détendre, tout en se livrant à des compétitions plus ou moins disputées et qui permirent, au général Erbsheuser et à ses équipiers, de se distinguer deux années consécutives.

Lorsque la butte fut rendue praticable, et que nos camarades belges mirent à notre disposition tenues et ballons, dont ils venaient d'être dotés par la Croix-Rouge internationale, le basket, plus particulièrement, connut une très grande vogue. Des matches « vedettes » furent organisés, ayant pour but d'attirer de nombreux spectateurs timorés qui se contentaient, jusque-là, d'applaudir sur la touche. Certains matches âprement disputés suscitaient parfois certains commentaires entre quelques « purs » du sport, ou quelques chauvins à l'esprit sectaire, toujours en quête de querelles partisans. D'autres étaient quelquefois narrés et expliqués avec une telle malice et un tel esprit par Jean Herz, dans les bureaux de la Verwaltung, que ceux-ci devenaient, en semaine, une annexe de la butte.



Outre l'équipe des Coquelicots, capitaine Lamore, qui avait su distinguer et enrôler les meilleurs éléments : Papon, Thomann, de Vrégille et Bertin, signalons en passant les Bigoudis, où brillèrent Libermann et Leclercq, mais handicapés par leur arrière Bagdassarian qui, doué des meilleures intentions, l'était aussi d'une myopie redoutable, qui lui occasionna bien souvent certaines méprises et lui fit confondre le ballon avec la tête de ses camarades. Les Clochetons, capitaine Vinay qui, barbe au vent, muscles bandés, éprouva toujours les pires difficultés à se soumettre aux règles du basket et aux décisions de l'arbitre. Emporté par l'action, et aussi dans sa foulée, il ne sut jamais non plus se contenter de cinq adversaires et, tout en plaquant ses propres coéquipiers, trouvait encore le temps et le souffle de contester certaines décisions, pourtant fort justes, d'un arbitre impartial. Les Marguerites, capitaine Bal, bel athlète aux lignes pures et harmonieuses, chez lequel la rapidité le disputait à la souplesse. Enfin les sept, qui ne surent jamais combien ils furent (je crois qu'ils étaient six), l'équipe la plus composite du Stalag qui réunissait le bedeau, l'aspi, le journaliste du Stalag, la zone et dorlors et qui devint rapidement populaire grâce à son inénarrable supporter, le célèbre Banane.

Le football, grâce aux dons de la Croix-Rouge internationale, supplanta, en 1944, le basket et rallia bien vite tous les suffrages des sportifs du camp. Sport très populaire, il attira toujours sur la butte, lors de chaque rencontre, une foule très nombreuse, qui applaudissait sans réserve.

Des compétitions furent organisées et même des matches internationaux, qui permirent aux meilleurs éléments belges, serbes et français de s'affronter. Je m'empresse d'ajouter que nos camarades belges se révélèrent toujours les meilleurs et nous donnèrent de belles démonstrations de leur jeu, admiré de tous, à l'exception toutefois de Charles Marceau, qui ne comprit jamais pourquoi il y eut à la fois tant de joueurs pour un seul ballon.

Le sport individuel eut, lui aussi, ses dilettantes. Chaudier, le chargé des sports (à ce propos, je ne sus jamais pourquoi il fut accablé d'une telle charge, alors qu'il avait été déjà suffisamment comblé à sa naissance) créa des sections, sous la direction de moniteurs. L'escrime fut confiée à Baurant, la lutte à Nickers, la boxe à Gernez, l'éducation physique à Vicier, assisté de son cousin Thomas, le tennis à Vinay et le ping-pong à Vandam. Les séances avaient lieu chaque soir

dans la salle des loisirs que Maertens et Maire avaient décorée et qui avait été aménagée à cet effet.

Théoriquement, dans la journée, l'accès de cette salle nous était interdit. Pratiquement, au mépris des consignes et des ordres, celle-ci connut toujours une grande affluence. Pendant que les uns, le dos au radiateur, cherchaient dans leur livre quelques instants d'oubli, certains élèves de Leroy venaient y donner des leçons de bridge, mon Pote et Al. Gérard perdra au poker leur dernier pfening, Banane gagner aux tarots sa ration de cigarettes. D'autres, perturbant la tranquillité des lecteurs et le silence exigé par ces joueurs enrégés, s'adonnaient au ping-pong.

Charles Marceau, naturellement, était un habitué de cette salle. Chaque matin, de bonne heure, il s'y rendait. Alors que son collègue, de condition physique moins robuste, sans jamais rechigner ni maugréer, accomplissait pour lui son ingrate besogne, manipulant caisses et sacs, triant conserves et biscuits, lui, Charles 8985, le puissant athlète, à la taille d'Hercule et aux muscles d'acier, tombant veste et culotte et ne gardant comme tout vêtement qu'un humble sleep de couleur vert tendre, et qui avait grand-peine à tout dissimuler, par des gestes désordonnés, suant et renâclant, commençait sa séance d'éducation physique, qu'il terminait quelquefois par un pas de quatre, alerte et bien réglé et, plus souvent aussi, par un frugal casse-croûte dévoré à belles dents en compagnie de son ami Mimy.

Mais, avec la fin de l'année 1944, venait aussi la fin de notre captivité. Il nous fallut abandonner en partie notre butte, où des tranchées avaient été creusées, et renoncer totalement à notre salle des loisirs, transformée en hall d'accueil et destinée à nos camarades évacués de l'Est.

Du reste, les colis n'arrivant plus, le ravitaillement s'avérait difficile, toute pratique du sport paraissait impossible. Et ne fallait-il pas se reposer avant la grande performance ! celle du retour...

J. DAMPFHOFFER.



## L'Agence Toc-Toc vous parle



La « Résurrection » de l'Agence TOC-TOC nous a valu un nombre considérable de lettres de nos anciens camarades.

Nous extrayons pour vous une demande assez... piquante d'un camarade du Cher : « Le roman *Nana* » est-il une étude de mœurs écrite par un ancien du II C ?

Mais non, cher vieux, il s'agit, si nos souvenirs sont exacts, d'une oeuvre d'un certain Emile Zola qui n'a pas été prisonnier à cette guerre étant mort depuis 1902.

Dernièrement, le grand Edmond Blanc sentit des « frissons » de fièvre (1), comme il n'est point des sots, il a bu, m'a-t-il dit de l'eau chaude et du rhum.

(Nous rappelons pour mémoire que Blanc, Frison, Poindessault et Didelot appartinrent à la même popote pendant plus de 8 mois).

Depuis le retour de captivité de notre jeune première, on dit que la fiancée de *Talave* chante souvent l'air de Trénet : « J'ai Manin dans Ma main qui joue avec mes doigts ».

ECHANGES. — Un bien sympathique autochtone de Sète, échangerait sa langue d'oc dont il est saturé contre une langue de bœuf de même poids. Ecrire à l'Agence DOC DOC, N° 3.034.

L'adjudant Goret, qui a fait repeindre son vélo conformément aux instructions sur le rajeunissement des cadres, échangerait quelques accessoires pieusement conservés (venant de l'ex-Gay-Passe-Temps) contre 2 kilos de beurre ou 12 tubes de dissolution.

Bien rire et laisser « faire »... Après avoir « fait » dans les vins (2), nous croyons qu'actuellement le cher Berlin « fait » dans le drap en attendant de « faire » dans la soie.

Quand on songe qu'à Greifswald il fut onze jours sans « faire » !

RENÉ LEROY.

(1) Et Bobby Maufrais dans le dos.

(2) Pourvu qu'il ne « fasse » pas dans le chant.. Berlin !

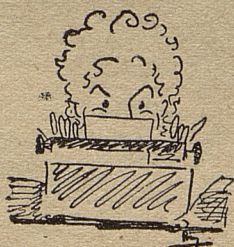
**TRANSPORTS BEAUFORT**  
JANVILLE (Eure-et-Loir)

## La Poésie au Stalag II C

### SILHOUETTE

Haute comme trois petites pommes  
Le regard brûlant et lumineux  
Ne travaille que pour des hommes  
Dans cette ruche qu'est notre milieu  
Telle est notre « immense » Secrétaire  
CORDONNIER est son grand nom  
Monopolise tous les dictionnaires  
Pour se grandir dans son action,  
Dans le fond c'est la bonne fille  
Ne rechignant pas sur le boulot  
Pour tous les « guéfang » elle est gentille  
C'est la Reine dans notre bureau.

(Baladin.)



## La Boîte aux Lettres

Parmi les nombreuses lettres reçues des quatre coins de la France, celle qui me procura la plus vive émotion fut celle de notre sympathique ami, l'abbé LAVABRE qui, j'aime à le rappeler ici, paye de sa personne son dévouement pour les malades du Stalag.

« Après l'alerte sérieuse des derniers mois de captivité, ma santé se remet de jour en jour. En attendant, je ne pourrai reprendre mes activités qu'en octobre prochain. — Pour guérir ma maladie, l'armée, d'un geste large, m'a octroyé une pension de 10 % (1.200 fr. par an ! pas tout à fait assez pour le tabac !). Si je guéris entièrement je leur en fais bien cadeau. »

En tous les cas, nous tous qui vous devons tant, nous souhaitons ardemment prompte et complète guérison. « J'ai appris que vingt jours après son arrivée en France, notre camarade JACOB, l'un des six Français atteints de typhus, à la Revier française, était décédé le 5 juillet 1945. Trois sur six — cela fait beaucoup. — Saviez-vous que, le 3 juin 1945, lorsque les malades ont quitté la clinique de Greifswald, il n'y avait plus de pain depuis trois jours ? Sus aux Kartoffeln et aux Rutabagas. » Incroyable, mais vrai !

BEAUFILS, le distingué secrétaire de la Revier, perdu dans sa lointaine Lorraine, regrette de ne pouvoir apporter sa contribution, qu'en nous adressant sa modeste cotisation. Oh ! mais pardon, ne crois pas surtout l'en tirer à si bon compte. Tu nous dois un article — ou bien encore un traité sur le bridge — Charles se plaint amèrement d'avoir déjà tout oublié des finesses de ce jeu.

C'est avec regret que je constate que, vous devez vous passer des services de VIGNES dont la compétence et le dynamisme vous eût été d'un précieux concours. De grâce, ne remue pas le couteau dans la plaie ! Jacques BAUDEVIN, rue du Côteau, Besançon, nous demande d'adresser par la voie du journal, un grand bonjour à tous les camarades de Barth Stralsund et autres coins pittoresques de Poméranie où il eut l'occasion de villégiaturer.

« Vous serait-il possible de me donner l'adresse actuelle de MAX JOUSSET qui travaillait avec moi aux Sucreries de Barth et de Stralsund, rapatrié

sanitaire fin 1942 ou début 1943 ; je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis son entrée dans un sana des Alpes. C'était un charmant garçon et ce serait une grande joie pour moi que de le savoir en bonne santé. »

Allons JOUSSET, une plume et de l'encre et tranquillise bien vite ton ami BAUDEVIN.

A. GELAS, chirurgien-dentiste, à Saint-Marcellin, nous écrit :

« En lisant ces nouveaux *Entre Camarades*, il m'a semblé y entrevoir aussi la nécessité d'une union ex-prisonnier à sauvegarder pour divers motifs, depuis le plaisir de savoir ce que deviennent les camarades de captivité jusqu'à l'entraide à leur apporter aux moments de difficultés importantes pour la plupart. »

Et c'est l'unique raison pour laquelle je continue à militer au bureau de l'Amicale, car oserai-je vous l'avouer, bien souvent il m'arrive devant l'apathie de certains, de connaître des moments de lassitude et d'abattement tels que je démissionnerais volontiers.

René FAURE, J.-J. ROUSSEAU-BRIOUDE, s'excuse de ne pas avoir répondu plus tôt, mais étant en période d'examen et par conséquent très pris.

« Je suis heureux de voir qu'un effort a été entrepris pour renouer les liens entre ceux qui, pendant si longtemps, ont connu les mêmes grandes misères et les mêmes petites joies, et je félicite sincèrement les promoteurs de ce mouvement en les assurant de toute ma sympathie et de tout mon concours. A l'heure où déjà on cherche à nous diviser, il est plus que nécessaire de se « serrer les coudes » — afin de bien montrer à ceux qui ont trop tendance à l'oublier qu'il ne sera pas facile de nous dissocier — et qu'au contraire, unis comme au camp nous pouvons former un bloc solide et compact. »

Si seulement tous les anciens du II C. partageaient tes pensées, malheureusement encore trop nombreux sont ceux qui ne comprennent pas leur intérêt, restent sourds à nos appels. En tous les cas, mon cher FAURE, l'historique du Stalag a besoin de ta collaboration, et je compte sur toi pour nous rédiger tes souvenirs sur la P. U.

Henri BENOIT, 54, rue du Château, La Garenne-Colombes, déplore la rareté du journal qui, pour quelques instants le replonge dans une foule de souvenirs. Sais-tu, mon cher ami, que le numéro de mars n'a pu paraître faute de moyens financiers ? « Avez-vous des nouvelles de VILLEPREUX et d'ARMANDON Robert ? »

Malheureusement non, mais j'aimerais personnellement que les deux camarades que tu nous cites prennent une part active à la vie de notre amicale.

STEBU Henri, H. C. - R. F. Pavillon II, Service 5, à Villiers-sur-Marne, par Charly (Aisne), serait désireux d'avoir une marraine.

« Orphelin et n'ayant jamais eu personne pour s'occuper de moi, je suis de la classe 35, fait prisonnier le 2 juillet 1940. Depuis mon retour en France, le 20 juin 1945, me voici dans un sana. »

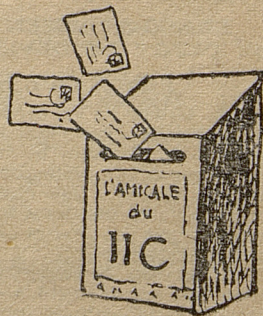
« Ne connaissez-vous pas une personne bonne et charitable pour s'occuper de votre ancien camarade, cherchez bien, car... ? »

« Dans l'attente d'une réponse favorable, j'ai confiance en vous. »

La Commission des Hôpitaux nous signale le cas d'un de nos camarades P. C. Mle 78.173, actuellement en traitement à l'hôpital de Villemin.

« A été rapatrié l'été dernier. Depuis son retour est en traitement dans les hôpitaux. Il n'a donc jamais repris son travail. Il était marié. Sa femme l'a abandonné après avoir vendu meubles et vêtements. Il a une petite fille qui est en province ; lui-même est sur le point de partir en convalescence et reviendra ensuite à Paris. Il demande si l'on pourrait l'aider à trouver une famille ou une dame seule qui consentirait à prendre en pension sa petite fille, à Paris, moyennant finances. Cherche, d'autre part, une chambre meublée, de préférence chez un particulier qui désirerait sous-louer. »

LE BARON.



### QUATRAINS D'EXIL

Celui qui du sort aigre a reçu le soufflet  
Pourra lever la tête en un licite orgueil  
Quand la joie à son tour portera son reflet  
Sur son front obscurci par l'ombre de l'écueil.

Après les grands tourments à l'aigre goût de suie  
Quel bonheur de pousser un soupir éperdu  
Vers le ciel où quand même une justice luit  
Et clamer de tout cœur « je ne suis pas perdu ! »

Bien trop malin qui dit que sa tête est solide  
Et que jamais son front n'a souffert une ride  
Il faut sombrer parfois dans la glauque torpeur  
Pour connaître un réveil d'une étrange saveur.

Ne crains pas de subir amertume et épreuve  
Car de félicité ton cœur alors s'abreuve  
Remercie le destin quand il est dur pour toi  
Car d'inconnues beautés grandiront ton émoi.

Ne sois pas dédaigneux d'une vie simple et rude  
Eloigne-toi de tout, romps avec l'habitude  
Couche-toi sur la paille et mange le chardon  
Dans ton cœur affermi descendra le pardon.

Si faim et pauvreté t'assaillent sans quartier  
Tâche que ton esprit reste ferme et entier  
Devant la bonne humeur l'adversité renâcle  
Et la pensée seraine éloigne la débâcle.

ROBERT FASQUEL,  
Ex-Stalag II C.

# NOS PAUVRES DROITS

## L'AIDE MÉDICALE TEMPORAIRE AUX PRISONNIERS

Ils sont unis, ne les divisez pas ! dit une belle affiche. La Constituante en a jugé autrement, qui a prolongé purement et simplement l'A. M. T. de trois mois pour les seuls déportés politiques. Cependant, par une circulaire du 22 février 1946 du ministre de la Population et de la Santé publique, certains prisonniers sont admis à bénéficier encore de cette assistance médicale.

Ce sont ceux dont l'état de santé a particulièrement souffert d'une longue captivité en Allemagne et qui devront prolonger le séjour qu'ils effectuent actuellement dans les sanatoria ou préventoria, ceux qui « devront subir une intervention chirurgicale ou stomatologique qui a été différée, soit en raison de leur état particulièrement déficient ou de l'impossibilité de se déplacer, soit en raison de la nature même de l'intervention ; certaines opérations telles que celles du nez et de la gorge n'étant habituellement effectuées qu'au printemps ».

Pour ces rapatriés-là seulement, l'A. M. T. durera un an.

Cependant, trois conditions préalables sont exigées :

1° Que la maladie soit bien consécutive à la captivité ;

2° Que la nécessité de donner ou de poursuivre des soins soit attestée par certificat médical avant l'expiration du délai de neuf mois ;

3° Que le certificat médical soit adressé avant l'expiration dudit délai à un médecin contrôleur désigné parmi ceux qui font partie de la vérification des mémoires.

Si le rapatrié voit son délai de neuf mois déjà expiré, il pourra bénéficier encore de l'A. M. T. pendant trois mois si :

1° Le malade est maintenu dans un établissement de cure, car ce maintien est la preuve de la nécessité de continuer des soins ; toutefois, un certificat médical de prolongation devra être présenté avant le 20 mars 1946 au médecin inspecteur de la santé ;

2° Le malade est en instance d'hospitalisation, le fait même d'avoir été admis au bénéfice de l'hospitalisation suffira pour prouver le bien-fondé de la demande.

Les rapatriés auront droit au bénéfice de l'A. M. T. pendant trois mois supplémentaires et percevront encore, bien entendu, l'indemnité journalière.

Les prisonniers de guerre ne sont pas absolument satisfaits de cette mesure, qui lèse bon nombre d'entre eux, et les économies réalisées en leur marchandant les soins auxquels ils ont droit légitimement, ne semblent pas en justifier la rigueur.

## DÉGREVEMENT D'IMPOT

L'impôt échelonné sur les traitements et salaires étant retenu d'après les barèmes établis par la Direction des Contributions directes en se basant sur le salaire annuel et non le salaire mensuel la quasi totalité a subi des retenues plus fortes qu'elles n'auraient dû être en réalité.

Vous pouvez demander le dégrèvement des impôts perçus en trop au Directeur des Contributions directes du département de votre résidence, soit pour la Seine, 40, rue du Louvre, à Paris, en joignant à votre demande le relevé sur papier libre des salaires imposables (déduction faite des Assurances sociales) et en regard des impôts retenus, en joignant également une déclaration concernant le nombre d'enfants à votre charge au 1<sup>er</sup> janvier 1945.

## ENREGISTREMENT DES REÇUS DE DÉPOT DE DEVICES ALLEMANDES

CIRCULAIRE N° 817 D.C.C.

Aux termes de l'ordonnance du 11 mai 1945, qui a fixé les avantages financiers auxquels les prisonniers, déportés et travailleurs non volontaires pouvaient prétendre, l'Office des biens et intérêts privés a été chargé de centraliser les reçus délivrés par les Centres de rapatriement, contre dépôt des devises allemandes détenues par nos ressortissants.

Les services de l'agent comptable dudit office procèdent actuellement à cette centralisation, en notant les indications suivantes figurant sur les reçus qui doivent être conservés par les intéressés :

**Sur vos bulletins d'adhésion, donnez-nous votre adresse exacte. Des journaux nous reviennent faute de précisions, signalez-nous les rectifications nécessaires.**

**Quand vous écrivez à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre à vos lettres pour la réponse.**

1° Nom, prénoms, adresse des prisonniers et déportés ;

2° Montant des Lagermark ou Reichmark déposés ;

3° Numéro et lieu de délivrance de reçus ou, en cas de perte ou de non attribution de reçu, numéro et lieu de délivrance de la carte de rapatriement.

Le Service des transferts de fonds du ministère des Anciens Combattants, 60, avenue Bugeaud, Paris (16<sup>e</sup>), est chargé de la centralisation et de la transmission des déclarations qu'il convient de rédiger conformément au modèle ci-dessous, étant précisé que la rubrique « Observations » est réservée à la notation des indications figurant sur les reçus ou sur les cartes de rapatriement.

Par ailleurs, il est porté à votre connaissance que ces opérations entrent dans le cadre de l'inventaire des créances de la France sur l'Allemagne. Elles ont pour objet de chiffrer l'importance des devises allemandes introduites sur le territoire métropolitain et ne constituant pas un engagement de valorisation ultérieure.

### Modèle de déclaration :

Nom (en majuscules) : .....

Prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

Nationalité : .....

Profession : .....

Résidence actuelle : .....

Camp ou firme : .....

Matricule du camp ou numéro bancaire : .....

### Situation militaire :

Grade : .....

Arme : .....

Reichmarks (en lettres et chiffres) : .....

Observations : .....

*Je soussigné, déclare connaître les peines et déchéances prévues par la loi à l'encontre des auteurs de fausses déclarations ou de leurs complices ; je déclare, sous la foi du serment, que les indications figurant ci-dessus sont, à ma connaissance, sincères et véritables.*

Paris, le ..... 19.....

(Signature) :

## PAIEMENT DES SOLDES PAR LE C.A.T.

Le centre d'administration territoriale à la caserne de Reuilly, procède actuellement à la liquidation des dossiers.

Une première avance est distribuée aux intéressés. Il n'est pas prévu de nouveaux acomptes, afin d'éviter les versements pour trop perçu.

## PUBLICITÉ

**Amis, l'entr'aide peut s'exercer sous maintes formes. Ainsi vous, commerçants, artisans, aidez vos camarades en facilitant leurs achats. Permettez à ce Bulletin de boucler son budget. Et cela tout en augmentant le volume de vos affaires. Faites donc insérer votre publicité dans « Entre Camarades » qui touche tous les milieux toutes les régions de France.**

**TARIF (1 cadre ou 6 lignes) :**

**100 francs par numéro mensuel  
1.000 francs pour douze numéros.**

Il n'y a aucune demande spéciale à formuler ; les intéressés devant recevoir leur feuille de décompte et selon les cas un mandat-poste ou un ordre de paiement à la perception de leur domicile. Il est à conseiller aux camarades, s'ils ne l'ont déjà fait, d'adresser le plus rapidement possible, les renseignements relatifs à leur grade réel, les opérations de liquidation étant retardées du fait des renseignements imprécis fournis jusqu'alors et obligeant le chef du C. A. T. à prescrire des enquêtes auprès des chefs de corps. A ce sujet, des attestations de grade pourront être établies et signées, soit par un officier, soit par deux sous-officiers de l'unité à laquelle appartenaient les intéressés.

## VOYAGES EN ALLEMAGNE DES FAMILLES DE PRISONNIERS DE GUERRE

### 1° Visites de tombes :

Les visites de tombes dont on connaît l'emplacement avec certitude, sont actuellement autorisées. Les intéressés doivent adresser leur demande au Secrétariat général pour les Affaires allemandes et autrichiennes, 7, bd Haussmann, à Paris, avec pièces justificatives à l'appui.

### 2° Visites de malades :

Les visites aux malades anciens déportés ou prisonniers de guerre admis dans les sanatoria de la Forêt Noire n'ont jamais été interdites.

A la demande du malade, le médecin chef de l'établissement hospitalier adresse à la famille un télégramme autorisant la visite. Sur présentation de ce télégramme au préfet de son domicile, la famille (ascendants, compagne ou enfants) obtient un passeport pour se rendre à Mulhouse, d'où la Croix-Rouge française assure le transport jusqu'au sanatorium où se trouve le malade.

## EFFETS PERDUS AU COURS DE LA CAPTIVITÉ

par suite de bombardements des camps ou de l'exode des prisonniers imposé par l'ennemi.

Des dispositions sont à l'étude, elles feront l'objet d'instructions aux autorités chargées d'instruire les demandes d'indemnité pour pertes d'effets.

Les prisonniers visés par le titre ci-dessus peuvent déposer, dès lors, leur demande de remboursement, distincte de celle concernant les effets perdus au cours des opérations de 1940. Il sera statué sur leur cas dès que les décisions attendues auront été modifiées.

## OBJETS PERSONNELS LAISSÉS EN ALLEMAGNE

Les camarades désirant récupérer les objets personnels qu'ils ont laissés en Allemagne doivent en faire la demande au Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés (Service des transferts de fonds, 50, avenue Bugeaud, à Paris), en indiquant l'adresse où ces objets auraient été déposés en Allemagne, le ministère ayant pris toutes dispositions pour faire acheminer ces objets vers la France.

## TRAVAIL - QUESTIONS SOCIALES

### Assistance judiciaire en cas d'insuffisance de ressources.

Les prisonniers, déportés, internés politiques, travailleurs requis et réfractaires au S. T. O. ou leurs ayants droit peuvent obtenir l'assistance judiciaire provisoire d'urgence en en faisant la demande au président du bureau de l'assistance judiciaire ; le bureau statuera dans les trois mois (cinq mois dans certains cas), pour confirmer ou retirer ce bénéfice ; faute d'avoir statué dans ce délai, l'assistance est définitivement acquise.

Ces dispositions jouent pour les instances en cours et celles intentées dans les six mois à dater du 19 mars 1946 ou du retour des bénéficiaires dans leur foyer.

### BONS H.

Les rapatriés de la Seine dont les bons de vêtements H n'ont pas été honorés pourront se présenter à leur mairie où il leur sera remis en échange un bon ordinaire. Celui-ci sera honoré par le vestiaire d'Entr'Aide Française, approvisionné à cet effet.



## NOS CORRESPONDANTS DE PROVINCE

Morbihan .....	CONDANNE Victor, place du Maréchal-Joffre, à Auray.
Cher .....	POITIER Paul, avenue d'Issoudun, à Bourges.
Côte-d'Or .....	MERANDON Michel, Maison du P. G., 29, pl. Bossuet, Dijon.
Rhône .....	OPPERMANN Maurice, 8, rue de Vauzelles, à Lyon.
Côtes-du-Nord .....	LECKER Jean, 40, bd Hoche, à Saint-Brieuc.
Ariège .....	TRAPET Jean, Maison du P. G. de l'Ariège, à Foix.
Allier .....	Abbé AUDIN, 12, boulevard Carnot, à Vichy.
Corrèze .....	BEYRAUD Georges, 2, quai de Rigny, à Tulle.
Puy-de-Dôme .....	PICHOT Roger, 27, rue des Jacobins, à Clermont-Ferrand.
Charente-Maritime ..	FUCHS Auguste, 18, rue des Fonderies, La Rochelle.
Gironde .....	SOL-DOURDIN Louis, 65, rue de la Devise, à Bordeaux.
Yonne .....	SAUVEGNAIRE, à Braunnay.
Calvados .....	VIEL Félix, à Escoville, par Héruvillette.
Haute-Garonne .....	AUZIE, 98, rue des Châlets, à Toulouse.
Indre-et-Loire .....	BOIVIN, place des Halles, Bourgueil.
Sarthe .....	HERROUARD, rue de la Madeleine, Le Mans.
Aude .....	Abbé ALBY, Cure de Laprade, par les Martyrs.
Marne .....	DEBIN Gabriel, à Saint-Martin-sur-le-Pré.
Alpes-Maritimes .....	MARDIROSSIAN Georges, Castel Floréa, à Villefranche-sur-Mer.
Haute-Marne .....	R. MEILLEY, 54, place Aristide-Briand, à Chaumont.

Afin de regrouper tous les Anciens du II C. du département de l'Indre-et-Loire, nous demandons à des camarades habitants Tours de se mettre en rapport avec le camarade BOIVIN, à Bourgueil, place des Halles, pour l'aider dans cette tâche. Plus que jamais nous avons besoin de nous regrouper et nous espérons que cet appel ne restera pas sans écho.

## « Salut mon beau Canard »

C'est pour moi une très grande satisfaction que de voir mon journal continuer son existence après une captivité mouvementée.

Son titre est trop banal pour n'avoir pas son histoire.

En 41, quand j'ai voulu créer le journal, j'avais proposé à « ces Messieurs » le titre suivant *L'Embarbelé* qui fût repoussé avec horreur, parce que rappelant trop la captivité.

Pour des captifs un journal imprimé au Stalag rappelait la captivité quel que soit son titre ; mais les Allemands avec toute l'hypocrisie qui les caractérise se sont montrés intransigeants sur ce point. Comprenne qui pourra.

Enfin *Entre Camarades* fut accepté. Mais si je voulais mon journal, les boches eux aussi, voulaient le leur ; seulement je ne le savais pas encore.

Le principe du journal étant admis, je fus un jour convoqué à la « Kommandantur ».

Durant quatre heures, je subis de la part de Lyngsch et de Lange l'attaque la plus violente et la plus sournoise que j'ai eu à subir durant ma carrière d'Homme de Confiance pourtant fertile en accrochages.

Je résume l'entretien.

On me donnait l'autorisation de faire un journal, à la seule condition que ce journal soit un supplément politique du Trait-d'Union.

Je refusais, préférant renoncer au journal, plutôt que d'y écrire, ou d'y laisser écrire, des articles dont j'aurais eu à rougir plus tard. J'ai toujours aimé les routes droites et les planchers solides. Ceux qui ont vécu à mes côtés durant de longs mois peuvent en témoigner. L'estime et l'amitié qu'ils m'ont gardés seraient un titre de gloire, si l'on devait se glorifier d'avoir fait son devoir.

Malgré mon refus, les « chleus » n'avaient pas renoncé à leur idée.

Un après-midi Herbst vint me chercher « pour signer le journal » ? A la Kommandantur, on me présente un papier et on me dit « signez-là ». C'était l'original d'un article qui devait être tourné au Ronéo ; après lecture du poulet, nouveau scandale, je refuse de signer.

Cela déclenche naturellement un beau chambard et une nouvelle attaque brève et brutale comme un bombardement aérien. En quelques minutes, tout fut essayé, y compris l'intimidation.

Ceux qui me connaissent doivent rigoler, car je ne crois pas avoir jamais donné à mes camarades, l'impression que j'étais un gars qui se laissait facilement intimider.

N'est-ce pas Buissonnière, Audin, Veiville, Gaudefroy, Manin, Pafon, Coitoux, Gorel.

A bout d'arguments, le capitaine Lange me dit : Monsieur Sol, vous avez raison, le Trait d'Union suffit comme journal politique ; je vous donne l'autorisation de faire paraître votre journal, sans articles politiques.

Croyez-le si vous le voulez, je ne l'ai même pas remercié.

Mais comme le temps pressait j'ai dû pondre sur un bout de table l'article de tête. Je crois qu'il n'était pas bien fameux, je m'en excuse. Mais le but était atteint. Mon journal, votre journal, était un journal indépendant.

Pour des prisonniers de guerre ce n'était pas une mince victoire. Je remercie ceux qui m'ont succédé d'avoir gardé intacte cette victoire de la volonté française sur la force germanique.

Louis SOL-DOURDIN,  
Homme de confiance  
du Stalag II C.

### Dernière minute

Une Assemblée Générale Extraordinaire de l'Union des Amicales de Camp s'est tenue les 27 et 28 avril 1946. L'importante question de l'unité de toutes les associations de prisonniers y a été débattue ; le principe en a été admis à une forte majorité. Nous vous tiendrons au courant de ses modalités.

### RECHERCHES

Nous prions ceux qui pourraient nous donner des renseignements sur le sort de notre camarade dont le nom suit, de bien vouloir nous écrire sans retard :

HORIOT Jean-Auguste, Damgarten, Vorpommerns, Est Prussen (Deutschland).

\*\*

L'ancien homme de confiance du Kommando Ordnung-Polizey, Gusstrawerr, Landstrasse, Greifswald (Poméranie), témoin de l'inhumation de notre camarade BOYER, tué à Pasewalk, le 25 avril 1945, est prié de bien vouloir donner tous renseignements ainsi que son adresse. Merci.

\*\*

Prière à ceux qui pourraient donner des renseignements sur BLANCHON demeurant 34, rue Philippe-de-Girard, à Paris (18<sup>e</sup>), et dont on est sans nouvelles depuis décembre 1944, de nous écrire sans retard.

\*\*

Nous serions reconnaissants à ceux qui pourraient donner des renseignements sur notre camarade GIRARDEAU Roger, de Saint-André-sur-Sèvre, dont on est sans nouvelles, de bien vouloir nous écrire.

### AVIS IMPORTANT

Des colis nominatifs sont en instance à l'Union des Amicales de Camps, 68, rue de la Chaussée-d'Antin. Ils proviennent de la Croix-Rouge anglaise et les bénéficiaires dont les noms suivent, ne figurent pas sur nos fichiers :

Poncin Edmond, Mle 32.266, Kdo VIII/155.  
Buis Jean, Mle 89.140, Kdo III/122.  
Gruslet Roger, Mle 35.529, Kdo XIII/210.  
Valence Lucien, Mle 68.831, Kdo VI/176.  
Fontaine Ernest, Mle 36.130, Kdo VI/140.

Nous prions les camarades qui pourraient connaître leurs adresses de nous les communiquer d'urgence. D'avance merci pour eux.

### RECHERCHE LOGEMENT VERSAILLES OU ENTRE PARIS-VERSAILLES

Urgent. Faire proposition à

**M. FOSSAERT**

39, rue Abladine, AMIENS (Somme)

## Amis

qui ne savez combien est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour cette année la cotisation est de **100 francs**,

**mais un peu plus sera toujours agréablement réceptionné.**

UNE SEULE ADRESSE :

**AMICALE DU STALAG II C**  
68, rue de la Chaussée-d'Antin

Chèques, mandats-cartes  
ou mandats-lettres

# SERVICE DE RECLASSEMENT ET D'ENTRAIDE PROFESSIONNELLE

« RAPATRIÉS, TRAVAILLEZ ENSEMBLE »

NOTE IMPORTANTE : Ne pas oublier de rappeler le numéro en écrivant.

## A) EMPLOIS

### I. — NOTE

Le service est en mesure de répondre à toutes les offres qui lui seront faites dans les branches suivantes :

Chauffeur poids lourd,  
Personnel de restaurant ou d'hôtel,  
Employés de commerce,  
Ouvriers boulangers,  
Cuisiniers,  
Employés de bureau,  
Emplois divers aux colonies.

### II. — OFFRES D'EMPLOI

On recherche :

- N° 1. — Radio-électriciens et opérateurs.  
N° 2, 3, 4 et 5. — Ajusteurs, tourneurs, fraiseurs.  
N° 6 et 7. — Techniciens en chauffage central.  
N° 8, 9 et 10. — Comptables et aide-comptables.  
N° 11, 12, 13, 14 et 15. — Ouvriers cordonniers.  
N° 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 et 23. — Ouvriers tailleurs toutes spécialités.  
N° 24, 25 et 26. — Dessinateurs d'études.  
N° 27 à 49. — Ouvriers menuisiers et ébénistes toutes spécialités.  
N° 50 et 51. — Ouvriers imprimeurs et typographes.  
N° 52, 53 et 54. — Mécaniciens de garage.

### III. — DEMANDES D'EMPLOI

- N° 208. — Rapatrié demande emploi d'acheteur métallurgie.  
N° 585. — Emploi de vendeurs de journaux.  
N° 985. — Emploi d'ouvrier spécialisé riveur.  
N° 1.064. — Ancien clerc de notaire demande emploi dans une gérance d'immeubles ou un contentieux.  
Rapatrié ancien infirmier recherche poste dans un hôpital ou une clinique. N° 25.  
P. G. rapatrié cherche emploi aide-comptable ou employé, Service commercial en grande banlieue ou province. N° 26.  
P. G. rapatrié recherche une boutique d'artisan en serrurerie dans l'Isère ou dans les Alpes. N° 27.  
P. G. 29 ans, bien introduit marchands cycles et motos région parisienne, recherche place de représentant en pièces détachées et accessoires. N° 28.

## AUTOMOBILES

Il est possible actuellement de se rendre acquéreur de voitures, camionnettes et camions, ayant appartenu aux Armées. Les achats sont soumis à l'approbation des services de la Production industrielle. Les demandes ont afflué ces jours derniers. La qualité d'ancien prisonnier n'offre malheureusement pas un droit absolu de priorité. Elle peut intervenir néanmoins.

Le camarade Gaston Lévy se tient à la disposition de tous ses anciens compagnons de captivité pour tous renseignements. S'adresser à son garage, 92, rue de Lévis. Téléphone : WAGram 80-11, Paris (17°).

**JE CHERCHE TIMBRES  
français, suisses, allemands.** Donnerai en échange timbres tous pays, colonies anglaises.  
**VITTET M., BONNEVILLE (Haute-Savoie).**

## B) ENTRAIDE PROFESSIONNELLE

### I. — NOTE

Nos camarades sont avertis qu'ils peuvent s'adresser au Service pour trouver un rapatrié qui leur serve de guide dans les différentes Administrations.

### II. — RECHERCHE DE FOURNISSEURS

Rapatrés cherchent des gérances Paris ou banlieue dans les branches suivantes :

1. — Quincaillerie.
2. — Parfumerie et Lingerie.
3. — Garages.
- 4 et 5. — Cantines.
8. — Vins.
- 7 et 9. — Alimentation.
10. — Epicerie.
- 7 et 11. — Hôtels.
12. — Cafés.
- N° 13. — Femme de P. G. cherche gérance épicerie, bonneterie ou librairie.
- N° 14. — Rapatrié de Commercy recherche fournisseur fabricant ou grossiste qui puisse l'approvisionner en voitures d'enfants.
- N° 15. — Rapatrié recherche fournisseur en peinture (huile de lin et essences).
- N° 16. — Rapatrié recherche fabricant de lingerie indémaillable pour parure de dames.
- N° 17. — Rapatrié cherche fournisseur en articles d'écoliers.
- P. G. rapatrié cherche des fournisseurs en jupes et blouses pour dames.

### III. — RECHERCHE DE CLIENTS

- N° 18. — Rapatrié spécialiste colonne montante ferait installation et entretien bâtiments. Eventuellement sous-traitant.  
N° 19. — Rapatrié possédant camion travaillerait pour exploitation de carrières, déblaiement, transports, etc...

### IV. — DIVERS

- N° 20. — Rapatrié possédant dépôt et magasin de vente à Paris, cherche agence exclusive ou dépôt pour équipement et tout appareillage électrique.

## DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

Y en aurait-il parmi vous, chers camarades, qui, lors d'une tentative d'évasion entre Rodange (Grand-Duché de Luxembourg) et Mont-Saint-Martin, direction Longuyon, auraient été arrêtés par un individu nommé Mayer qui, revolver au poing, les auraient remis aux mains des autorités allemandes ? Si oui, nous vous serions reconnaissants de nous le faire savoir avec tous détails.

## PARISIENS

Vos copains seront heureux de vous rencontrer à la réunion du 1<sup>er</sup> mercredi de chaque mois :

**CAFÉ BIARD (1<sup>re</sup> étage)  
3, rue Auber, PARIS (Opéra)**

## Carnet du Mois

### AVIS DE NAISSANCE :

Nous apprenons l'heureuse naissance de Jean-Pierre FOUCHER, fils de notre camarade Marien Foucher, du kommando XII-230, à Paris, 31 mars 1946.

Nous adressons à la maman et au papa nos vives félicitations.

A notre ami LEROY de Nantes, qui nous annonce la naissance d'un fils, tous nos compliments ainsi qu'à Madame.

Mme et M. Joseph Tallon, 48, rue du Palais, Saint-Maixent (Deux-Sèvres), nous font part de la naissance, le 8 avril 1946, de leur fils Maurice.

Aux parents, nos félicitations ; au bébé, nos vœux de joyeuse entrée dans la vie.

### FIANÇAILLES :

Nous apprenons avec plaisir les fiançailles de notre camarade RABILLER Gaston, avec Mlle Raymonde Boisdrion.

C'est avec joie que nous apprenons également les fiançailles de notre camarade Leclercq Jean avec Mlle Monique Godin, de Fournes (Nord).

Notre ancien dentiste A. Gelas nous fait, de son côté, part de ses fiançailles et nous annonce son mariage pour le mois d'août.

Nos bien sincères félicitations et nos vœux de bonheur.

### MARIAGE

Notre camarade Roger RAFFIN nous fait connaître son mariage à Avallon, le 4 mars, avec Mademoiselle Madeleine HENRIOT.

Toutes nos félicitations à l'heureux couple.

### DÉCES :

Nous avons appris avec regret la mort de notre camarade VILLARD Antoine, ancien chef de compagnie de l'Handwerker K<sup>14</sup>, décédé des suites de sa captivité.

Nous prions sa famille de trouver ici l'expression de nos sincères condoléances.

Notre camarade Paul LESIEUR nous fait part de la mort de son fils Paul, âgé de 7 ans et demi.

A notre ami, déjà si éprouvé par la perte de sa femme, dès son retour de captivité, nous adressons nos condoléances émues.

Nous apprenons le décès à Hasparren (Basses-Pyrénées) de notre camarade Jean Larramendy.

A sa famille nous adressons l'expression de nos sentiments attristés.

## LE COURRIER

— ROCHER Gaston, 90, rue de Citeaux, Paris (12°), serait désireux de connaître l'adresse de BERNARD Michel et de CLEMENT André.

— WOLF André, 13, avenue Massenet, à Arcueil (Seine), recherche l'adresse de COURTOIS Roger.

— La Maison du Prisonnier et du Déporté de la Seine nous demande de lui transmettre d'urgence tous renseignements utiles concernant THOMAS René, né le 3 juin 1917, du Kommando VII - 242.

— L'Association départementale des Prisonniers de Guerre du Pas-de-Calais serait désireuse de connaître les adresses de quelques camarades ayant travaillé dans le même secteur que BUCHER Joseph, qui n'est pas encore rentré de captivité, et qui était employé à la Firme Paul Gesitz, Marktstrasse, 18, à Pesevalk.

**SOCIÉTÉ "LE TOURISTE"**  
VÊTEMENTS IMPERMÉABLES en tous genres  
**87, boulevard Magenta, 87, PARIS**

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,  
Raymond SÉGUIN, Roger BUISSONNIÈRE.

Le Gérant : P. ROPAGNOL.

I. P. R. (R. Séguin, impr.), 10, faub. Montmartre, Paris.